Document generated on 07/13/2025 1:19 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Claude Robitaille ou le parasitisme littéraire
Propos sur Le Corps bissextil (Hexagone)

Pierre Berthiaume

Number 11, September 1978

URI: https://id.erudit.org/iderudit/40351ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Berthiaume, P. (1978). Review of [Claude Robitaille ou le parasitisme littéraire : propos sur Le Corps bissextil (Hexagone)]. *Lettres québécoises*, (11), 18–20.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

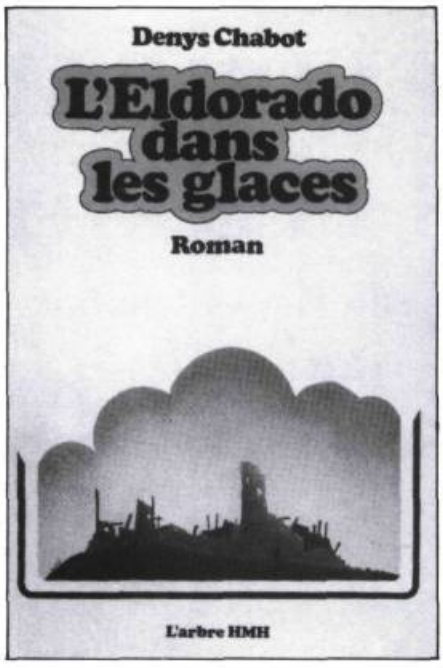
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

de son être pour peindre une fresque pareille. Mais des fresques remplies de délire, il y en a partout dans ce livre et même si les différents récits qu'on nous offre se contredisent les uns les autres, les différents narrateurs ont tous à peu près la même façon de voir le monde, de l'interpréter, de le plier à leurs entendements. C'est par là que sous la peau de tous ces narrateurs, j'en découvre un seul qui change de personnalité pour mieux nous tromper.

Dans un sens, même s'ils se contredisent, tous ces récits se complètent et s'harmonisent parfaitement. Mais le narrateur est habile qui garde pour les dernières parties du livre ses inventions les plus belles comme le récit du grand gel et plus tard celui du grand feu. N'est-il pas normal qu'après avoir été momifiés par le gel pendant des saisons et des saisons, ces gens sentent les démanchaisons du feu intérieur, extérieur, l'envie folle de faire feu de tout ?

On pourrait, si on le voulait, voir ici tout un tableau de symboles et il faut dire que je n'ai pu m'empêcher de les interroger un peu au cours de mes lectures. Ainsi ce Chateaupierre, lieu sacré de saintes partouzes, situé sur une île, pourrait bien être . . . mais pour le moment, je ne veux donner aucune explication. Je me contente de ce récit à six voix



au timbre totalement différent mais qui ne peuvent s'empêcher de faire et défaire le monde par des images qui ont un air de parenté qui ne trompe pas. Elles sont belles ces images. Je vous en donne un exemple que je choisis dans le texte qui fait suite au grand gel, au moment où la vie revient tranquillement réveiller les sens. Si vous voulez voir autre chose que ce que cela dit, libre à vous :

« Ils reçurent par bouffées la senteur des forêts verdissantes, peu à peu couvertes de feuillages, et les arbres étaient dans leurs feuilles, comme dit la chanson. Fini l'effroi de se momifier de son vivant, fou de névralgie, désemparé par des rêves glacés, coeur battant sous d'inertes chairs. Suite à ces fiévreuses transitions la couleur de leur corps prit la teinte de la chair avivée. Leur visage figé en une grimace de désespoir osa enfin se relâcher, et ce fut même le sourire qui en dénoua la fixité. »

Cet Oberlin, quel personnage fantastique, réel et irréel à la fois, rêvant ses rêves et les dénouant comme il lui convient, s'inventant toute une épopée et se donnant le plaisir de la raconter lui-même !

Une sorte de Don Quichotte qui est en train de parcourir les routes du pays pour en prendre possession en s'émerveillant de son verbe ! Un magicien qui tient le monde dans sa main et le fait vibrer jusqu'à l'éclatement des sons et des lumières !

Je lui souhaite des milliers d'auditeurs ou de lecteurs. Il les mérite.

Adrien Thério

Claude Robitaille ou le parasitisme littéraire

Propos sur *Le Corps bissextil* (Hexagone)

par Pierre Berthiaume

Parasites ; perturbations dans la réception des signaux radio-électriques. (Robert)

Claude Robitaille est assurément un romancier qui a beaucoup évolué depuis le début de sa carrière. Connu d'abord par un recueil de nouvelles, *Rachel-du-hasard*[1], publié en 1971, où le regard sur soi se réalise à travers une phrase au rythme variable, il a fait paraître un second recueil en 1974, *Le Temps passe et rien ne se passe*[2] où les questions d'écriture envahissent la trame romanesque. Or *Le Corps bissextil*[3], dernière oeuvre de Claude Robitaille, apparaît le prolongement ultime de « La Pluie est un détail », la dernière nouvelle du *Temps passe et rien ne se passe*, dont Yvan Lepage disait que « Le langage atteint un degré de dislocation tel qu'on glisse vers l'écriture automatique. »[4]

Voyons quelques unes des caractéristiques du roman. Premier constat, le texte s'apparente à un monologue intérieur au débit constant. Il s'agit d'un monologue direct où les mots traduisent immédiatement la moindre mouvance de l'esprit, les plus petites nuances de la pensée. Aussi est-ce possible, en parcourant le roman, de reconstituer la trame d'une aventure à travers le témoignage d'une conscience : à plusieurs reprises, le lecteur peut reconnaître la vie d'une petite communauté de personnes, sans doute cinq, où la promiscuité entraîne des tensions, où l'argent manque parfois, où l'on se drogue, enfin où des discours, quelquefois rapportés au style direct, ponctuent les conflits.

Mais cette histoire est véhiculée à travers les élucubrations d'un cerveau dont le texte semble le témoignage direct. La présence de ce « flux de conscience » est perceptible à plusieurs niveaux. Par exemple, l'obsession sexuelle alimente le discours du narrateur, à moins que le texte ne décrive une véritable relation coupée de réflexions. D'autre part, le jeu entre le passé et le présent rappelle au lecteur qu'il est contemporain d'une pensée et non d'un événement, comme pour cette image, résidu « d'un vieux film de gangster américain » (p. 110). Autre preuve, l'agression sexuelle rêvée au futur (p. 134). Il s'agit bien d'une pensée, voire d'un délire nourrie de « joints » ou de haschisch comme le suggère à différentes reprises le récit. Sur ce plan, Claude Robitaille n'est pas éloigné finalement de ses premiers essais littéraires. Le regard posé sur les objets et qui les débanalise, l'écoute attentive de soi et de ses moindres émotions ne sont pas sans rapports avec les nouvelles de 1971.

Du reste il est même possible de reconnaître dans le roman un certain itinéraire de la conscience. En effet, si les premiers chapitres apparaissent observer les pulsions de la vie à travers la sensualité et l'émotion (« je n'existais pas j'entrais par l'épiderme en effleurant à peine », p. 10), plus on avance, plus le témoignage s'intellectualise. Par exemple, le chapitre 29 formule une réflexion qui définit, à tout prendre, un refus d'assumer ses responsabilités : « il va de soi qu'une bonne fraction de ces expériences nouvelles est le fruit du hasard au mieux recherchées dans le mouvement zigzagant circonvolutif et se forme s'impose peu à peu avec les années une résistance à la manipulation fortuite extérieure » (p. 107-108). Sans doute ce passage décrit-il le projet de Claude Robitaille dont le roman apparaît un véritable mérycisme de lectures, ce qui enlève au narrateur la paternité du texte.

C'est dire que tout ce flot verbal n'est que le résultat des citations et « in (citations) » (p. 139) tirées des livres dont l'auteur fournit aimablement une liste à la fin du roman. Tout ce flux est moins le délire d'un esprit que le délire d'un verbe, celui des autres écrivains. En effet, Claude Robitaille colle des citations, mais sans jamais compléter leur sens ou poursuivre leur lancée. De là un curieux texte fondé sur la confusion qu'accumu-

lent des extraits de livres mis bout à bout et coupés d'impressions ou de remarques sur les choses ou les êtres. De là aussi une sorte de déconstruction produite essentiellement à partir d'inversions d'habitudes linguistiques : absence de ponctuation, omission de sujets, destruction de la syntaxe (« comme je lorsque », p. 97), annulation des majuscules qui confèrent au récit une lisibilité souvent pénible.

D'ailleurs Claude Robitaille ne s'arrête pas en si beau chemin. Il multiplie les pièges en accumulant les termes (« elle revenait d'une razzia chez eaton dupuis simpson », p. 81) jusqu'au point de produire un chapitre qui ne soit qu'une série de mots : « le lit, les deux chaises, la table, le fauteuil, (. . .) » (p. 111) Les liaisons entre les aires sémantiques apparaissent aussi ou trop complexes ou trop simples. Trop complexes comme dans cette phrase à la logique absurde : « quand il n'y a pas d'auto-stoppeur à baiser pour cent milles la côte-nord porte à l'évasion c'est pourquoi je repousse tant que je peux les offres de québécair la route a des longueur qui rapetissent » (p. 52). Trop simples lorsque Robitaille associe des mots en reprenant des termes de la publicité (« arrivées cravatées vestons sélectionnés patiemment chez a. gold and sons », p. 29), des clichés (« ranch cubain profession de foi révolutionnaire », p. 77) ou des associations de noms propres (« j'ouvre au hasard un tome du temps perdu tynianov breton gombrowicz, p. 35).

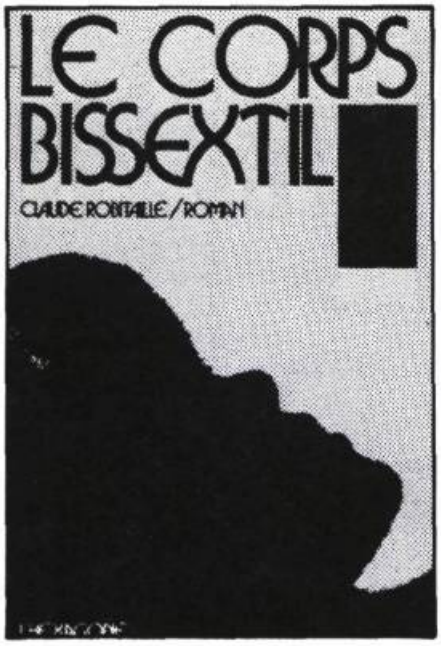
Enfin l'ellipse est pratiquée de façon systématique pour autant que le lecteur n'est pas toujours mis au courant du sens ou de l'expérience que recouvrent certains termes : « j'aurais tant voulu débanaliser l'enfoncement revenir à la question stimulante du début où venait se recouper une foule de sensations éprouvées lors de voyages » (p. 109). La phrase ici devient inaudible, malgré une structure grammaticale plus classique, tout simplement parce qu'il est des plus difficiles de connaître la « question » à laquelle le texte fait allusion ou les « sensations » dont on parle.

Aussi l'oeuvre ne pêche-t-elle pas par excès de cohérence. Par exemple les rapports entre les différents personnages, identifiés par quatre lettres : j, s, t, x, se compliquent d'autant plus que certains protagonistes changent de sexe. J, « davantage intéressé par les deux filles » (p. 38) devient une femme seize pages plus bas : « et mieux confier à *j* l'action qu'elle détermine » (5). Il en est ainsi du narrateur : femme au début (« le décor me renvoie douce aux anecdotes », p. 53), il finit pas posséder des « fesses charnues douces pour un mâle » (p. 83). On ne sera pas étonné dès lors d'éprouver des difficultés pour identifier le type de relations sexuelles pratiqué par les personnages.

Reste à justifier cet amphigouri. Le narrateur m'apparaît proposer une solution lorsqu'il parle de ces « signes qui réjouissent l'oeil court directement au sens du texte » (p. 114). *Le Corps bissextil* n'est peut-être que la réalisation de cette écriture ludique qui donnerait au lecteur accès directement au sens ou à l'émotion par le biais d'un certain onirisme littéraire fondé sur un rythme continu de la phrase et sur l'inversion des règles de la grammaire et de la sémantique. Mais voilà, comment savoir et, plus grave encore, comment s'assurer de l'effet produit ? Sur ce plan, le roman fait son propre procès :

1 pain durivage
1 lb beurre
2 btes macédoine
2 riz frit pilaf
1 thé (cent poches) salada
1 lait
1 café provigo
1 lb steak haché
1 bte laine d'acier Jets (sic)
oignons ?
téléphoner à saint-vincent

(j'aurais pu écrire « faisant mes courses mangeant mal je pensais tout le temps à téléphoner à saint-vincent » pour décider d'aller au plus court ce qui n'est pas nécessairement par écrit aller au moins long) p. 90



La perplexité est assurément de mise. Mais c'est finalement toute l'expérience littéraire tentée ici qui appelle le scepticisme : le roman de Claude Robitaille passe par un refus de communication : il m'apparaît du parasitisme littéraire dans la mesure où le projet de communication comporte des parasites (citations, clichés collés au texte, association de noms, accumulation de termes) qui effectuent à eux seuls un brouillage des ondes en superposant des bruits au sens rendu en plus inaccessible par les ellipses et l'absence de ponctuation. Il s'agit alors d'un projet qui se nie lui-même : communiquer le refus de communiquer, témoigner de la désarticulation du témoignage. C'est paradoxalement à la fois l'intérêt de ce roman et sa limite.

1. ROBITAILLE, Claude, *Rachel-du-hasard nouvelles*, Montréal, H.M.H., L'Arbre, 1971, 178 p.
2. ROBITAILLE, Claude, *Le Temps passe et rien ne se passe (nouvelles)*, Montréal, Les Éditions Danielle Laliberté, 1974. 147 p.
3. ROBITAILLE, Claude, *Le Corps bissextil*, Montréal, L'Hexagone, 1977, 139 p.
4. LEPAGE, Yvan, compte rendu du second recueil de nouvelles de Claude Robitaille dans *Livres et auteurs québécois 1974*, Québec, P.U.L., 1975, p. 67.
5. *Le Corps bissextil*, p. 54. Il est vrai toutefois que l'absence de ponctuation rend mon hypothèse aléatoire.

Une parabole pour lecteurs avertis

Dodécaèdre
de René Champagne

On dirait d'abord un livre pour enfants. La couverture, signée Pierre Peyskens, est attrayante, drôle même : sur un ciel d'un bleu égéen, les pieds battus par la crête au sourire innombrable et fixe des vagues, se détache une acropole formée de douze têtes superposées, impassibles et blanches comme des temples grecs. Le titre lui-même rappelle par ses consonances et ses racines l'immortel Astérix : *Dodécaèdre ou les eaux sans terre*. Le récit commence comme un conte merveilleux : « Ce n'était pas un village comme les autres que Gloripolis. » L'action, elle, a l'air de s'être passée il y a longtemps, longtemps, loin, très loin ; les personnages sont sculptés d'une façon très primitive, presque naïvement, dans des mots, voire des clichés, froids et bruts comme des pierres.

L'enfant qui lit devra pourtant très vite, s'il veut comprendre quelque chose à ce conte savant, emprunter les *lunettes* de grand-mère, tandis que l'adulte, lui, ne pourra aller bien loin dans la lecture de ce récit, s'il ne retrouve pas un peu de la naïveté de son regard d'enfant. L'un et l'autre s'apercevront alors que ce récit allégorique ne se contente pas de présenter un sens clair et un sens caché, mais, comme l'indique le titre lui-même, qu'il existe au moins douze bonnes façons de lire l'histoire du héros Dodécaèdre et de son village natal Gloripolis. De même que sur un polyèdre, chacune des faces a autant d'importance que ses voisines, de n'importe quel côté qu'on tourne le roman de René Champagne, on peut le saisir *solidement*. Mais, attention ! Ce nombre douze pourrait bien lui-même se révéler symbolique. Chacune des faces du roman remplissant une fonction spéculaire, le récit prend l'allure d'un microcosme dans lequel tout s'appelle, se correspond : le temple grec rejoint le temple baudelairien et tous les temples et toutes les églises se laissent enfermer comme dans un kaléidoscope. (Les douze sens possibles du roman m'ont inspiré une réflexion alexandrine qu'on pourra lire dans la revue *Relations* du mois de septembre.) Le narrateur lui-même s'est laissé prendre au jeu. Il a essayé de se faire distant, objectif comme tout conteur qui se respecte. Il a l'air d'écrire avec un instrument à l'épreuve de tous les écarts (de langage) et de toutes les bavures. Il a choisi le stylet, pour sa grâce et son élégance peut-être, mais il sait le manier. Petit à petit, le lecteur oublie le style un peu vieillot, la langue presque aussi figée que la morte langue grecque. Il n'entend plus, à travers les ruines de toutes les Gloripolis du monde, que le silence d'une source intarissable, quelque chose de fragile qui suffit à empêcher l'ironie et le cynisme de triompher. À la fin du conte, Dodécaèdre, qui a connu les douze faces de l'échec, aperçoit, au plus profond des miroirs noirs du temple des morts, le reflet d'une lumière qui l'appelle vers un temple qui se rit du temps, de l'espace, de toutes les sociétés et de toutes les églises. Autrefois, on disait de ce temple qu'il était un château aux sept demeures. Pour Dodécaèdre, il se peut que ce nombre soit porté à douze.

Gabrielle Poulin

* *Dodécaèdre ou les eaux sans terre*, récit, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1977, 125 p.